

Lien et séparation familiale de l'enfant kanak dans le monde socioculturel de Kaala-Gomen de Luc Enoka Camoui

Isabelle Leblic



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6749>

DOI : 10.4000/jso.6749

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 282-283

ISBN : 978-2-85430-033-8

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Isabelle Leblic, « *Lien et séparation familiale de l'enfant kanak dans le monde socioculturel de Kaala-Gomen* de Luc Enoka Camoui », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 135 | 2012-2, mis en ligne le 07 février 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6749> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6749>

© Tous droits réservés

States of America, Auckland, Auckland Institute and Museum.

STARZECKA Dorota C. (ed.), 1996. *Maori Art and Culture*, London, British Museum Press.

Gilles BOUNOURE

CAMOU Luc Enoka, 2010. *Lien et séparation familiale de l'enfant kanak dans le monde socioculturel de Kaala-Gomen*, préface d'Hamid Mokaddem, Pouembout, Éditions de la province Nord, 66 p.

Ce petit ouvrage de 66 pages fait le point un sujet qui fait couler beaucoup d'encre en Nouvelle-Calédonie depuis des années : l'enfant kanak et l'école ou le pourquoi de ses échecs ou réussites... Mais ici, il est le fait d'un Kanak originaire de Pouébo, enseignant qui plus est (à l'Alliance scolaire à Kaala-Gomen) et spécialisé depuis plusieurs années² dans la remédiation et intervenant auprès des élèves en difficulté. Il sait donc de quoi il parle. Il veut réconcilier la famille et l'école, pensant que pendant trop longtemps, par le fait de privilégier la culture de l'école au détriment de celle de l'enfant, on a coupé les familles de l'institution scolaire pour laquelle il éprouve souvent de la méfiance. Pour ce faire, l'auteur dans ce livre « décrit et explique le parcours typique d'un enfant kanak de la tribu dans son cheminement singulier vers le savoir universel de l'école » (p. 15).

Dans le chapitre 1, « Le milieu socioculturel kanak de Kaala-Gomen » (pp. 17-31), Luc Enoka Camoui propose un panorama de l'environnement socioculturel du village de Kaala-Gomen (situé sur la côte Ouest au Nord de la Grande Terre) et de ses tribus. Puis il dresse les différentes « carences induites ou produites par les rapports des enfants au milieu » (p. 20) : les carences d'ordre structurel (déstructuration familiale et sociale avec l'importance des jeunes mères célibataires...), celles d'ordres éducationnel et affectif. Il expose ensuite les « effets induits du trop de lien » (p. 27) avec le rôle de la famille, du clan et de la tribu dans le positionnement et la définition de l'enfant kanak où parfois « l'enfant hyper protégé ne parvient plus à conquérir le monde extérieur » (p. 29). Puis, l'analyse des résultats scolaires du collège de Kaala-Gomen de 1986 (date d'ouverture) à « maintenant » (2009-2010 ?) montre un taux de réussite des élèves de plus de 50 % grâce aux élèves venant de Poum, Pouébo, Voh, Koné, mais pas pour les élèves habitant la commune qui ne parviennent pas à l'obtention du brevet des collèges. Étant « proches » du collège, ils sont externes et ne bénéficient donc pas de soutien scolaire pour les devoirs à faire (p. 30). Ici aussi, les enfants en échec reproduisent celui passé de leurs parents. Ce qui amène L. E. Camoui à conclure cette partie par cet énoncé implacable :

2. Auparavant, il a été éducateur à l'internat de Do Neva à Houaïlou, a préparé un diplôme d'anglais à l'université de Wellington (Victoria) pour être traducteur bilingue à Suva (Fidji). Il a aussi occupé divers postes dans l'enseignement primaire et dirigé durant près de quinze ans une école à Yambé avant de suivre une formation en intégration scolaire à Paris pour devenir maître spécialisé « Aide à l'intégration scolaire » (AIS) à Kaala-Gomen.

« Il serait souhaitable que l'enfant soit séparé momentanément de son espace familial pour vivre pleinement son cursus scolaire avec un encadrement qualifié de sorte qu'il fasse abstraction de cette mentalité réductrice qu'incarnent les parents. C'est à croire qu'à Kaala-Gomen, on vaccine très tôt les enfants contre la réussite scolaire [...] » (p. 31)

Dans le chapitre 2, « Séparation familiale ou le passage de la personne privée à la personne sociale » (pp. 33-51), l'auteur propose « sa solution » pour remédier à l'échec scolaire : acculturer l'enfant kanak en allant « au contact de l'autre » en se laissant :

« découvrir, [...] cannibaliser par l'autre afin de créer un monde symbiotique où la socialisation favorise l'émergence d'une culture syncrétique, enrichissante et qualifiante, purement virtuelle tendant à obliger l'enfant à s'individualiser pour être accepté et reconnu par ses pairs dans cette société artificielle mais si nécessaire où l'esprit de concurrence et de compétition est tel que l'enfant doit impérativement faire abstraction de ses mœurs, de ses tribulations pour s'insérer dans les normes de la culture de l'école, voir[e] même de l'universalité. » (p. 36)

Cette position peut paraître déroutante pour ceux qui comme moi ont connu la grande époque des événements des années 1980 et des revendications indépendantistes kanak avec notamment les écoles populaires kanak dont la position était me semble-t-il l'exacte inverse : pour dire vite, l'échec des enfants était dû au fait que ceux-ci étaient coupés de leur milieu social par l'école et il fallait donc les scolariser dans leur milieu et dans leur langue maternelle ! Il est sûr que le but de l'auteur est de voir « comment articuler les trajectoires d'élèves kanak avec les contraintes des trajectoires scolaires normalisantes » (p. 8). Mais finalement, la position de l'auteur n'est pas si éloignée par certains côtés de celles des Écoles populaires kanak (EPK) de l'époque (nous le verrons d'ailleurs plus précisément dans sa conclusion) puisqu'il reprend plus loin Pierre Bourdieu pour dire « qu'éduquer, c'est développer une intelligence historique capable de savoir dans quels héritages culturels on s'inscrit : de qui suis-je le fils ou la fille ? » (p. 40). Ainsi, il tente de concilier toutes ces positions sur l'école :

« Sans parler de trahison culturelle, se séparer pour apprendre c'est toujours transgresser les règles et les idées reçues parce qu'apprendre c'est faire siens des savoirs pour se construire sa propre vision du monde, pour se situer au monde sans être dans la simple "reproduction". Du reste, apprendre, c'est se donner les outils pour relayer de façon singulière ce qui est de l'ordre de l'universel, du culturel, afin de pouvoir créer sa propre autonomie aux rapports que l'on entretient avec l'autre, car il n'y a d'autonomie que dans la mesure où il y a dépendance. » (p. 41)

Sur le passage de la personne culturelle à la personne sociale (pp. 42-44), il présente des témoignages de Kanak ayant « une situation sociale confortable » qui insistent sur le fait que :

« pour conditionner l'enfant à une meilleure insertion au monde de l'école, la séparation familiale doit passer inéluctablement par une ritualisation qui doit s'inscrire dans l'organisation des familles, des clans, des tribus » (p. 43)

ritualisation de la séparation toujours associée dans les faits à « la bénédiction coutumière des prémices de "l'igname" » : en même temps que la nouvelle igname, on bénit l'enfant dans son parcours afin qu'il revienne comme le coco sec qui à terre germe et redonne une nouvelle pousse.

Ainsi, pour réussir, conclut-il, il faut aussi arriver à concilier réussite coutumière, socioculturelle et réussite socioprofessionnelle.

Enfin, la conclusion se présente sous forme de « Proposition de stratégies pédagogiques » (pp. 53-58) basées sur le « Rituel/Savoir kanak et projet d'action éducative » (p. 55) :

« Il serait souhaitable pour les enfants qui n'ont pas vécu des rituels culturels de leur proposer avec le soutien, l'étayage des parents et des enseignants un projet d'action éducative (PAE) à dominante culturelle pour que l'enfant kanak vive des situations authentiques pendant sa vie scolaire. Cette démarche faciliterait l'insertion de l'enfant au monde de l'école.

Pour cela, il faut que l'équipe éducative recense les histoires, les légendes qui ont marqué la région où se situe l'école afin que l'enfant ressente l'intérêt que l'on porte sur les faits, les événements historiques de son environnement socioculturel immédiat. »

Dans le même ordre d'idées, il prône la création d'un espace de parole « où enseignants et parents discuteraient sur des thèmes qui tendraient vers une meilleure prise en compte de l'histoire de chaque enfant relevant des difficultés à rentrer dans les apprentissages scolaires » (pp. 55-56) afin aussi de permettre de démystifier auprès de parents l'image de l'école pas réservée aux seuls parents « instruits ».

Pour terminer ce petit ouvrage, des annexes sur le « Projet d'école : le *janap* » ou marché, troc (pp. 61-66) tel qu'il a été mené dans le cadre d'un PAE avec ses prolongements dans un festival régional.

Ces quelque 70 pages donnent à réfléchir sur l'évolution de l'école en Nouvelle-Calédonie kanak et ne peut qu'intéresser toute personne qui de près ou de loin a à faire avec l'éducation des enfants. À lire donc...

Isabelle LEBLIC,
LACITO CNRS, Villejuif